14

LES FEMMES SAVANTES, COMÉDIE.

EN CINQ ACTES ET EN VERS

DE Mr. MOLIERE.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

BIBLIOTECA · LUCCHESE · LUCCA

NAPLES

DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE

68840

ACTEURS.

CHRISALE ; *bourgeois.*

PHILAMINTE, *femme de Chrisale.*

ARMANDE, } *filles de Chrisale & de Philaminte.*
HENRIETTE, }

ARISTE, *frere de Chrisale.*

BELISE, *sœur de Chrisale.*

CLITANDRE, *amant d'Henriette.*

TRISSOTIN, *bel esprit.*

VADIUS, *savant.*

MARTINE, *servante.*

L'ÉPINE, *valet de Chrisale,*

JULIEN, *valet de Vadius,*

UN NOTAIRE.

La scene est à Paris, dans la maison de Chrisale.

LES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE,

ACTE PREMIER.

SCÉNE PREMIÉRE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

QUoi, le beau nom de fille eſt un titre, ma ſœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur;
Et de vous marier vous oſez faire fête!
Cé vulgaire deſſein vous peut monter en tête?

HENRIETTE.

Oui ma ſœur.

ARMANDE.

Ah, ce oui ſe peut-il ſupporter;
Et, ſans un mal de cœur, ſauroit-on l'écouter!

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en ſoi qui vous oblige,
Ma ſœur ?..

ARMANDE.

Ah mon Dieu, ſi !

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah, ſi, vous dis-je!
Ne concevez-vous point, ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'eſprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on eſt par lui bleſſée,
Sur quelle ſale vue il traîne la penſée !
N'en friſſonnez-vous point ? & pouvez-vous, ma ſœur,
Aux ſuites de ce mot réſoudre votre cœur ?

HENRIETTE.

Les ſuites de ce mot, quand je les enviſage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage;
Et je ne vois rien là, ſi j'en puis raiſonner,
Qui bleſſe la penſée, & faſſe friſſonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô ciel, ſont pour vous plaire:

HENRIETTE.

Et qu'eſt-ce qu'à mon âge, on a de mieux à faire,
Que d'attacher à ſoi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, & ſoit aimé de vous;
Et, de cette union de tendreſſe ſuivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie ?
Ce nœud bien aſſorti n'a-t-il pas des appas ?

AR-

ARMANDE.

Mon Dieu, que votre eſprit eſt d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit perſonnage.
De vous claquemurer aux choſes du ménage;
Et de n'entrevoir point de plaiſirs plus touchans,
Qu'un idole d'époux & des marmots d'enfans!
Laiſſez aux gens groſſiers, aux perſonnes vulgaires,
Les bas amuſemens de ces ſortes d'affaires.
A de plus beaux objets élevez vos deſirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaiſirs,
Et, traitant de mépris les ſens & la matiere,
A l'eſprit, comme nous, donnez vous toute entiere
Vous avez notre mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de ſavante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainſi que moi, de vous montrer ſa fille,
Aſpirez aux clartés qui ſont dans la famille,
Et vous rendez ſenſible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux loix d'un homme en eſclave aſ-
ſervie,
Mariez-vous, ma ſœur, à la philoſophie,
Qui nous monte au deſſus de tout le genre hu-
main,
Et donne à la raiſon l'empire ſouverain,
Soumettant à ſes loix la partie animale
Dont l'appetit groſſier aux bêtes nous ravale.
Ce ſont-là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens;
Et les ſoins, où je vois tant de femmes ſenſibles,
Me paroiſſent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le ciel, dont nous voyons que l'ordre eſt tout-puiſſant,
Pour differens emplois nous fabrique en naiſſant;
Et tout eſprit n'eſt pas compoſé d'une étoffe,
Qui ſe trouve taillée à faire un philoſophe.
Si le vôtre eſt né propre aux élévations
Où montent des ſavans les ſpéculations,
Le mien eſt fait, ma ſœur, pour aller terre à terre;
Et dans les petits ſoins ſon foible ſe reſſerre.
Ne troublons point du ciel les juſtes réglemens,
Et de nos deux inſtincts ſuivons les mouvemens.
Habitez, par l'eſſor d'un grand & beau génie,
Les hautes régions de la philoſophie;
Tandis que mon eſprit, ſe tenant ici bas,
Goûtera de l'hymen les terreſtres appas.
Ainſi, dans nos deſſeins, l'une à l'autre contraire,
Nous ſaurons toutes deux imiter notre mere;
Vous, du côté de l'ame & des nobles deſirs,
Moi, du côté des ſens & des groſſiers plaiſirs;
Vous, aux productions d'eſprit & de lumiere,
Moi, dans celles, ma ſœur, qui ſont de la matiere.

ARMANDE.

Quand ſur une perſonne on prétend ſe régler,
C'eſt par les beaux côtés qu'il lui faut reſſembler;
Et ce n'eſt point du tout la prendre pour modele,
Ma ſœur, que de touſſer & de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne ſeriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés;

Et

Et bien vous prend, ma ſœur, que ſon noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philoſophie.
De grace; ſouffrez moi, par un peu de bonté,
Des baſſeſſes à qui vous devez la clarté;
Et ne ſupprimez point voulant qu'on vous ſeconde,
Quelque petit ſavant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre eſprit ne peut être guéri
Du ſol entêtement de vous faire un mari;
Mais ſachons, s'il vous plaît, qui vous ſongez à prendre?
Votre viſée, au moins, n'eſt pas miſe à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raiſon n'y ſeroit-elle pas?
Manque-t-il de mérite? Eſt-ce un choix qui ſoit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'eſt un deſſein qui ſeroit malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'eſt pas un fait dans le monde ignoré;
Que Clitandre ait pour moi hautement ſoupiré.

HENRIETTE.

Oui; mais tous ces ſoupirs, chez vous ſont choſes vaines,
Et vous ne tombez pas aux baſſeſſes humaines;
Votre eſprit à l'hymen renonce pour toujours.
Et la philoſophie a toutes vos amours,
Ainſi, n'ayant au cœur nul deſſein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puiſſe prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raiſon ſur les ſens,

Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens ;
Et l'on peut, pour époux, refuſer un mérite,
Que, pour adorateur, on veut bien à ſa ſuite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ſes adorations ;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre ame,
Ce qu'eſt venu m'offrir l'hommage de ſa flamme.

ARMANDE.

Mais, à l'offre des vœux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entiere ſûreté?
Croyez-vous pour vos yeux ſa paſſion bien forte,
Et qu'en ſon cœur, pour moi, toute flamme ſoit morte?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma ſœur ; &, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne ſoyez pas, ma ſœur, d'une ſi bonne foi ;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime,
Qu'il n'y ſonge pas bien, & ſe trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne ſais ; mais enfin, ſi c'eſt votre plaiſir,
Il nous eſt bien aiſé de nous en éclaircir.
Je l'apperçois qui vient ; &, ſur cette matiere,
Il pourra nous donner une pleine lumiere.

SCÉNE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle & moi, Clitandre, expliquez votre cœur;
Découvrez-en le fond, & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, & sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette;
Et j'avouerai tout haut d'une ame franche & nette,
Que les tendres liens ou je suis arrêté,
(*montrant Henriette.*)
Mon amour & mes vœux sont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion, cet aveu ne vous porte;
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avoient pris, & mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs,
Mon cœur vous consacroit une flamme immortelle,
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle,

J'ai

J'ai ſouffert ſous leur joug cent mépris différens,
Ils régnoient ſur mon ame en ſuperbes tyrans ;
Et je me ſuis cherché, laſſé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes chaînes.

(*montrant Henriette.*)

Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me ſeront précieux ;
D'un regard pitoyable ils ont ſéché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De ſi rares bontés m'ont ſi bien ſu toucher,
Qu'il n'eſt rien qui me puiſſe à mes fers arracher;
Et j'oſe maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort ſur ma flamme,
De ne point eſſayer à rappeler un cœur
Réſolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Hé, qui vous dit, Monſieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin ſi fort on ſe ſoucie?
Je vous trouve plaiſant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Hé, doucement, ma ſœur! Où donc eſt la morale
Qui fait ſi bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
Sachez que le devoir vous ſoumet à leurs loix,
Qu'il ne vous eſt permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont ſur votre cœur l'autorité ſuprême,

Et

Et qu'il eſt criminel d'en diſpoſer vous-même.

HENRIETTE.

Je rens grace aux bontés que vous me faites voir,
De m'enſeigner ſi bien les choſes du devoir.
Mon cœur ſur vos leçons veut régler ſa conduite;
Et, pour vous faire voir, ma ſœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez ſoin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
Faites-vous ſur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer ſans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes ſoins travailler hautement?
Et j'attendois de vous ce doux conſentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma ſœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moi, ma ſœur, point du tout. Je ſais que ſur vos ſens
Les droits de la raiſon ſont toujours tout-puiſſans;
Et que, par les leçons qu'on prend dans la ſageſſe,
Vous êtes au-deſſus d'une telle foibleſſe.
Loin de vous ſoupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer ſa demande; &, de votre ſuffrage,
Preſſer l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en ſollicite; & pour y travailler...

ARMANDE.

Votre petit eſprit ſe mêle de railler;
Et d'un cœur qu'on vous jette, on vous voit toute fiere.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'eſt ce cœur, il ne vous déplaît guere,

Et

Et, ſi vos yeux ſur moi le pouvoient ramaſſer;
Ils prendroient aiſément le ſoin de ſe baiſſer.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne deſcendre.
Et ce ſont ſots diſcours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'eſt fort bien fait à vous; & vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCÉNE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

VOtre ſincere aveu ne l'a pas peu ſurpriſe:

CLITANDRE.

Elle mérite aſſez une telle franchiſe;
Et toutes les hauteurs de ſa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma ſincérité.
Mais, puiſqu'il m'eſt permis, je vais à votre pere.
Madame.

HENRIETTE.

Le plus ſûr eſt de gagner ma mere.
Mon pere eſt d'une humeur à conſentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choſes qu'il réſout;
Il a reçu du ciel certaine bonté d'ame
Qui le ſoumet d'abord à ce que veut ſa femme;
C'eſt elle qui gouverne; & d'un ton abſolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a réſolu.

Je

Je voudrois bien vous voir pour elle & pour ma tante,
Une ame, je l'avoue, un peu plus complaiſante,
Un eſprit, qui, flattant les viſions du leur,
Vous pût de leur eſtime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pu, tant il eſt né ſincere,
Même, dans votre ſœur, flatter leur caractere;
Et les femmes docteurs ne ſont point de mon goût:
Je conſens qu'une femme ait des clartés de tout?
Mais je ne lui veux pas la paſſion choquante,
De ſe rendre ſavante, afin d'être ſavante;
Et j'aime que ſouvent aux queſtions qu'on fait,
Elle ſache ignorer les choſes qu'elle ſait;
De ſon étude enfin je veux qu'elle ſe cache.
Et qu'elle ait du ſavoir ſans vouloir qu'on le ſache;
Sans citer les auteurs, ſans dire de grands mots,
Et clouer de l'eſprit à ſes moindres propos.
Je reſpecte beaucoup Madame votre mere;
Mais je ne puis du tout approuver ſa chimere;
Et me rendre l'écho des choſes qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à ſon héros d'eſprit.
Son Monſieur Triſſotin me chagrine, m'aſſomme;
Et j'enrage de voir qu'elle eſtime un tel homme
Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux eſprits
Un benêt dont par tout on ſifle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ſes diſcours, tout m'en ſemble ennuyeux;
Et je me trouve aſſez votre goût & vos yeux.

Mais

Mais, comme ſur ma mere il a grande puiſſance,
Vous devez vous forcer à quelque complaiſance.
Un amant fait ſa cour où s'attache ſon cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et, pour n'avoir perſonne à ſa flamme contraire,
Juſqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raiſon; mais Monſieur Triſſotin
M'inſpire au fond de l'ame un dominant chagrin.
Je ne puis conſentir, pour gagner ſes ſuffrages,
A me deshonorer en priſant ſes ouvrages,
C'eſt par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connoiſſois avant que l'avoir vu.
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux ſa pédante perſonne;
La conſtante hauteur de ſa préſomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend, en tout tems, ſi content de ſoi-même.
Qui fait qu'à ſon mérite inceſſamment il rit,
Qu'il ſe fait ſi bon gré de tout ce qu'il écrit;
Et qu'il ne voudroit pas changer ſa renommée
Contre tous les honneurs d'un Général d'armée.

HENRIETTE.

C'eſt avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Juſques a ſa figure encor la choſe alla,
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le poëte;
Et j'en avois ſi bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le palais,
Je gageai que c'étoit Triſſotin en perſonne,

Et

Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non, je dis la chose comme elle eſt,
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre myſtere,
Et gagne ſa faveur auprès de votre mere.

SCÉNE IV.

BELISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occaſion de cet heureux moment,
Et ſe découvre à vous de la ſincere flamme...

BELISE.

Ah, tout beau! Gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame.
Si je vous ai ſu mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos ſeuls truchemens.
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des deſirs, qui chez moi paſſent pour un outrage.
Aimez-moi, ſoupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me ſoit permis de ne le ſavoir pas.
Je puis fermer les yeux ſur vos flammes ſecrettes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interpretes;

Mais

Mais ſi la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur, ne prenez point d'alarme.
Henriette, Madame, eſt l'objet qui me charme,
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De ſeconder l'amour que j'ai pour ſes beautés.

BELISE.

Ah, certes le détour eſt d'eſprit, je l'avoue!
Ce ſubtil faux ſuyant mérite qu'on le loue;
Et dans tous les romans où j'ai jetté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'eſt point du tout un trait d'eſprit, Madame,
Et c'eſt un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur,
Henriette me tient ſous ſon aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette eſt le bien où j'aſpire.
Vous y pouvez beaucoup; & tout ce que je veux,
C'eſt que vous y daigniez favoriſer mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je ſais ſous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure eſt adroite; &, pour n'en point ſortir,
Aux choſes que mon cœur offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen eſt rebelle;
Et que, ſans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Hé, Madame, à quoi bon un pareil embarras;
Et pourquoi voulez-vous penſer ce qui n'eſt pas?

BELISE.

Mon Dieu ! Point de façons. Ceſſez de vous défendre.
De ce que vos regards m'ont ſouvent fait entendre.
Il ſuffit que l'on eſt contente du détour
Dont s'eſt adroitement aviſé votre amour ;
Et que, ſous la figure où le reſpect l'engage,
On veut bien ſe réſoudre à ſouffrir ſon hommage,
Pourvu que ſes tranſports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais ...

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous ſuffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur ...

BELISE.

Laiſſez. Je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'eſt fait un effort ſurprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu, ſi je vous aime; & ſage ...

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

SCÉNE V.

CLITANDRE *ſeul.*

D'antre ſoit de la folle avec ſes viſions!
A-t-on rien vu d'égal à ſes préventions?
Allons commettre un autre au ſoin que l'on me donne;
Et prenons le ſecours d'une ſage perſonne.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÉNE PREMIÉRE.

ARISTE *quittant Clitandre, & lui parlant encore.*

OUi, je vous porterai la réponſe au plûtôt;
J'appuyerai, preſſerai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choſes à dire:
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il deſire!
Jamais . . .

SCÉNE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

AH, Dieu vous gard', mon frere!

CHRISALE.

Et vous auſſi;
Mon frere:

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amene ici?

ARISTE.

Voilà qui va des mieux ;
Mais venons au ſujet qui m'amene en ces lieux.

SCÉNE II.

BELISE *entrant doucement, & écoutant,* CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

CLitandre auprès de vous me fait ſon interprete,
Et ſon cœur eſt épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi ? De ma fille ?

ARISTE.

Oui. Clitandre en eſt charmé ;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BELISE *à Ariſte.*

Non, non, je vous entens. Vous ignorez l'hiſtoire,
Et l'affaire n'eſt pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment ma ſœur ?

BELISE.

Clitandre abuſe vos eſprits,
Et c'eſt d'un autre objet que ſon cœur eſt épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'eſt pas Henriette qu'il aime ?

BELISE.

Non, j'en ſuis aſſurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui même,

BELISE.

Hé, oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma ſœur, chargé par lui
D'en faire la demande à ſon pere aujourd'hui.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et ſon amour même m'a fait inſtance
De preſſer les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, eſt un amuſement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,
A couvrir d'autres feux dont je ſais le myſtere;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puiſque vous ſavez tant de choſes, ma ſœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime?

BELISE.

Vous le voulez ſavoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BELISE.

Moi.

ARI-

ARISTE.

Vous?

BELISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai, ma ſœur!

BELISE.

Qu'eſt ce donc que veut dire ce, hai?
Et qu'a de ſurprenant le diſcours que je fai?
On eſt faite d'un air, je penſe, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur ſoumis à ſon empire;
Et Dorante, Damis, Cléonte, & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BELISE.

Oui, de toute leur puiſſance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence;
Ils m'ont ſu révérer ſi fort juſqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur, & vouer leur ſervice,
Les muets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit preſque point céans venir Damis.

BELISE.

C'eſt pour me faire voir un reſpect plus ſoumis.

ARISTE.

De mots piquans, par tout, Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce ſont emportemens d'une jalouſe rage :

ARISTE.

Cléonte & Licidas ont pris femme tous deux :

BELISE.

C'eſt par un deſeſpoir où j'ai réduit leurs feux ;

ARISTE.

Ma foi, ma chere ſœur, viſion toute claire.

CHRISALE *à Beliſe.*

De ces chimeres-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah, chimeres! Ce ſont des chimeres, dit-on.
Chimeres, moi! Vraiment, chimeres eſt fort bon!
Je me réjouis fort de chimeres, mes freres ;
Et je ne ſavois pas que j'euſſe des chimeres.

SCÉNE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

NOtre ſœur eſt folle, oui :

ARISTE.

Cela croit tous les jours :
Mais, encore une fois, reprenons le diſcours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme,
Voyez quelle réponſe on doit faire à ſa flamme.

CHRI-

CHRISALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance;
Que...

CHRISALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance;
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,
Et puis son pere & moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme; & voyons à la rendre
Favorable.

CHRISALE.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui; mais pour appuyer votre consentement,
Mon frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons...

CHRISALE.

Vous mocquez-vous? Il n'est pas nécessaire.
Je répons de ma femme, & prens sur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais...

CHRISALE.

Laissez faire, dis-je, & n'apprehendez pas:
Je la vais disposer aux choses de ces pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette;
Et reviendrai savoir...

CHRI-

CHRISALE.

C'eſt une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler ſans délai.

SCÉNE V.

CHRISALE, MARTINE.

MARTINE.

ME voilà bien chanceuſe! Hélas! L'an dit bien vrai,
Qui veut noyer ſon chien, l'accuſe de la rage;
Et ſervice d'autrui n'eſt pas un héritage.

CHRISALE.

Qu'eſt ce donc? Qu'avez vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ai?

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monſieur.

CHRISALE.

Votre congé?

MARTINE.

Oui. Madame me chaſſe.

CHRISALE.

Je n'entens pas cela. Comment?

MAR-

MARTINE.

On me menace,
Si je ne ſors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je ſuis content de vous.
Ma femme bien ſouvent a la tête un peu chaude;
Et je ne veux pas moi...

SCÉNE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE *appercevant Martine.*

QUoi, je vous vois, maraude?
Vîte, ſortez, friponne, allons, quittez ces lieux;
Et ne vous préſentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en eſt fait.

CHRISALE.

Hé!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle ſorte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la ſorte...

PHI-

PHILAMINTE.

Quoi ! Vous la ſoutenez ?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous ſon parti contre moi ?

CHRISALE.

Mon Dieu ! Non.
Je ne fais ſeulement que demander ſon crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chaſſer ſans cauſe légitime ?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela ; mais il faut, de nos gens . . .

PHILAMINTE.

Non, elle ſortira, vous dis je, de céans.

CHRISALE.

Hé bien, oui. Vous dit-on quelque choſe là contre ?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obſtacle aux deſirs que je montre.

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raiſonnable époux,
Etre pour moi, contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

(*ſe tournant vers Martine.*)
Auſſi fais-je. Oui, ma femme avec raiſon vous chaſſe,
Coquine ; & votre crime eſt indigne de grace.

MARTINE.

Qu'eſt-ce donc que j'ai fait ?

CHRI-

CHRISALE *bas.*

Ma foi, je ne ſais pas.

PHILAMINTE.

Elle eſt d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiere à votre haine,
Caſſé quelque miroir, ou quelque porceiaine?

PHILAMINTE.

Voudrois je la chaſſer, & vous figurez-vous
Que, pour ſi peu de choſe, on ſe mette en courroux?

CHRISALE.

(à Martine.) *(à Philaminte.)*
Qu'eſt-ce à dire? L'affaire eſt donc conſidérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraiſonnable?

CHRISALE.

Eſt-ce qu'elle a laiſſé, d'un eſprit négligent,
Dérober quelque aiguiere, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne ſeroit rien.

CHRISALE *à Martine.*

Oh, oh! Peſte, la belle!
(à Philaminte.)
Quoi, l'avez-vous ſurpriſe à n'être pas fidelle?

PHILAMINTE.

C'eſt pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRI-

CHRISALE.

(*à Martine.*) (*à Philaminte.*)

Comment diantre, fiponne ! Hé, a-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est-ce là...

PHILAMINTE.

Quoi ! Toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui fait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses loix.

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi, vous ne trouvez pas ce crime impardonnable;

CHRISALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez.

CHRISALE.

Je n'ai garde.

BELISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés.
Toute construction est par elle détruite;
Et des loix du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel & bon;
Mais

Mais je ne saurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente! Appeller un jargon le langage
Fondé sur la raison & sur le bel usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien;
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien, ne voilà pas encore de son style?
Ne servent pas de rien.

BELISE.

O cervelle indocile?
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congruement?
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu! Je n'avons pas ètugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah, peut-on y tenir!

BELISE.

Quel solecisme horrible!

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BELISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel.
Je, n'est qu'un singulier, *avons*, est un pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mere, ni grand pere?

PHILAMINTE.

O ciel!

BÉLISE.

Grammaire eſt priſe à contre-ſens par toi;
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil, ou de Pontoiſe.
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoiſe;
La grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le ſubſtantif,
Nous enſeigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire,
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BELISE.

Ce ſont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoi c'eſt qu'il les faut faire enſemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou ſe gourment, qu'importe?

PHILAMINTE, *à Béliſe.*

Hé, mon Dieu, finiſſez un diſcours de la ſorte.
(*à Chriſale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire ſortir;

CHRISALE,

à part.

Si fait. A ſon caprice il me faut conſentir.

Va,

Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! Vous avez peur d'offenſer la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant?

CHRISALE.

(d'un ton ferme.) *(d'un ton plus doux.)*
Moi? Point. Allons ſortez. Va-t-en, ma pauvre enfant.

SCÉNE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous êtes ſatisfaite, & la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle ſortie;
C'eſt une fille propre aux choſes qu'elle fait,
Et vous me la chaſſez pour un maigre ſujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aye à mon ſervice,
Pour mettre inceſſamment mon oreille au ſupplice;
Pour rompre toute loi d'uſage & de raiſon,
Par un barbare amas de vices d'oraiſon,
De mots eſtropiés, couſus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruiſſeaux des halles?

BELISE.

Il eſt vrai, que l'on ſue à ſouffrir ſes diſcours,
Elle y met Vaugelas en pieces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce groſſier génie,

Sont ou le pléonaſme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuiſine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ſes herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et rediſe cent fois un bas & méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou ſaler trop mon pot.
Je vis de bonne ſoupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe & Balzac, ſi ſavans en beaux mots,
En cuiſine, peut-être, auroient été des ſots.

PHILAMINTE.

Que ce diſcours groſſier terriblement aſſomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baiſſé ſans ceſſe aux ſoins matériels,
Au lieu de ſe hauſſer vers les ſpirituels!
Le corps, cette guenille, eſt-il d'une importance,
D'un prix à mériter ſeulement qu'on y penſe?
Et ne devons-nous pas laiſſer cela bien loin?

CHRISALE.

Oui, mon corps eſt moi-même, & j'en veux prendre ſoin;
Guenille, ſi l'on veut, ma guenille m'eſt chere.

BELISE.

Le corps avec l'eſprit, fait figure, mon frere;
Mais ſi vous en croyez tout le monde ſavant,
L'eſprit doit ſur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand ſoin, notre premiere inſtance,
Doit être à le nourrir du ſuc de la ſcience.

CHRI-

CHRISALE.

Ma foi, ſi vous ſongez à nourrir votre eſprit,
C'eſt de viande bien creuſe, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul ſoin, nulle ſollicitude,
Pour...

PHILAMINTE.

Ah! *Sollicitude*, à mon oreille eſt rude,
Il put étrangement ſon ancienneté.

BELISE.

Il eſt vrai que le mot eſt bien collet-monté.

CHRISALE.

Voulez vous que je diſe? Il faut qu'enfin j'éclate;
Que je leve le maſque, & décharge ma rate
De folles on vous traite, & j'ai fort ſur le cœur...

PHILAMINTE.

Comment donc;

CHRISALE *à Béliſe.*

C'eſt à vous que je parle, ma ſœur.
Le moindre ſoléciſme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laiſſer la ſcience aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aſpect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la Lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout ſans-deſſus-deſſous.
Il n'eſt pas bien honnête, & pour beaucoup de cauſes.

Qu'une femme étudie, & ſache tant de choſes.
Former aux bonnes mœurs l'eſprit de ſes enfans,
Faire aller ſon ménage, avoir l'œil ſur ſes gens,
Et régler la dépenſe avec œconomie,
Doit être ſon étude & ſa philoſophie.
Nos peres ſur ce point étoient gens bien ſenſés,
Qui diſoient qu'une femme en ſait toujours aſſez,
Quand ſa capacité de ſon eſprit ſe hauſſe
A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chauſſe.
Les leurs ne liſoient point, mais elles vivoient bien;
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil, & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trouſſeau de leurs filles.
Les femmes d'à-préſent ſont bien loin de ces mœurs.
Elles veulent écrire, & devenir auteurs;
Nulle ſcience n'eſt pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde.
Les ſecrets les plus hauts s'y laiſſent concevoir;
Et l'on ſait tout chez moi, hors ce qu'il faut ſavoir.
On y ſait comme vont Lune, étoile polaire,
Venus, Saturne & Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain ſavoir qu'on va chercher ſi loin,
On ne ſait comme va mon pot dont j'ai beſoin.
Mes gens à la ſcience aſpirent pour vous plaire,
Et tous ne ſont rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raiſonner eſt l'emploi de toute ma maiſon;
Et le raiſonnement en bannit la raiſon.
L'un me brûle mon rôt en liſant quelque hiſtoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire;
Enfin je vois par eux votre exemple ſuivi,
Et j'ai des ſerviteurs, & ne ſuis point ſervi.
Une pauvre ſervante au moins m'étoit reſtée,

Qui

Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée ;
Et voilà qu'on la chaſſe avec un grand fracas,
A cauſe qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma ſœur, tout ce train là me bleſſe:
Car c'eſt, comme j'ai dit, à vous que je m'adreſſe.
Je n'aime point céans tous vos gens à Latin,
Et principalement ce Monſieur Triſſotin;
C'eſt lui qui dans des vers vous a timpaniſées,
Tous les propos qu'il tient ſont des billeveſées,
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle baſſeſſe, ô ciel, & d'ame & de langage!

BELISE.

Eſt-il de petits corps un plus lourd aſſemblage,
Un eſprit compoſé d'atômes plus bourgeois?
Et de ce même ſang ſe peut-il que je ſois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race;
Et, de confuſion, j'abandonne la place.

SCÉNE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

AVez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelle, c'eſt fait.
Diſcourons d'autre affaire. A votre fille aînée

On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hymenée,
C'eſt une philoſophe enfin, je n'en dis rien,
Elle eſt bien gouvernée, & vous faites fort bien;
Mais de toute autre humeur ſe trouve ſa cadette;
Et je crois qu'il eſt bon de pourvoir Henriette;
De choiſir un mari....

PHILAMINTE.

C'eſt à quoi j'ai ſongé;
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce Monſieur Triſſotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre eſtime,
Eſt celui que je prens pour l'époux qu'il lui faut;
Et je ſais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La conteſtation eſt ici ſuperflue;
Et de tout point chez moi l'affaire eſt réſolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raiſons à faire approuver ma conduite;
Et je connoîtrai bien ſi vous l'avez inſtruite.

SCÉNE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HÉ bien? La femme ſort, mon frere; & je vois bien
Que vous venez d'avoir enſemble un entretien.

CHRI-

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel eſt le ſuccès ? Aurons-nous Henriette ! A-t-elle conſenti, l'affaire eſt-elle faite ?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuſe-t-elle ?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Eſt-ce qu'elle balance ?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc ?

CHRISALE.

C'eſt que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre !

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui ſe nomme ?

CHRISALE.

Monſieur Triſſotin.

ARISTE.

Quoi ! Ce Monſieur Triſſotin....

Sur l'aigreur de ſa bile opere comme rien.
Pour peu que l'on s'oppoſe à ce que veut ſa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête,
Elle me fait trembler dès qu'elle prend ſon ton,
Je ne ſais où me mettre, & c'eſt un vrai dragon;
Et cependant avec toute ſa diablerie,
Il faut que je l'appelle & mon cœur & ma mie;

ARISTE.

Allez, c'eſt ſe moquer. Votre femme, entre nous,
Eſt, par vos lâchetés, ſouveraine ſur vous.
Son pouvoir n'eſt fondé que ſur votre foibleſſe;
C'eſt de vous qu'elle prend le titre de maîtreſſe,
Vous même à ſes hauteurs vous vous abandonnez;
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi? Vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme
Vous réſoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condeſcendre une femme à vos vœux;
Et prendre aſſez de cœur pour dire un, Je le veux?
Vous laiſſerez, ſans honte, immoler votre fille
Aux folles viſions qui tiennent la famille;
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour ſix mots de Latin qu'il leur fait ſonner haut,
Un pédant, qu'à tout coup votre femme apoſtrophe
Du nom de bel eſprit, & de grand philoſophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'eſt, comme on ſait, rien moins que tout cela?
Allez, encore un coup, c'eſt une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oui, vous avez raiſon, & je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frere.

ARI-

ARISTE.

C'eſt bien dit.

CHRISALE.

C'eſt une choſe infâme
Que d'être ſi ſoumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il eſt vrai.

CHRISALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille eſt ma fille, & que j'en ſuis le maître,
Pour lui prendre un mari qui ſoit ſelon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raiſonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre, & ſavez ſa demeure;
Faites-le moi venir, mon frere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'eſt ſouffrir trop long-tems;
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

AH, mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il eſt beſoin qu'on peſe.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous

PHILAMINTE, *à Triſſotin.*

Ce ſont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'eſt une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce ſont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de ſi preſſans deſirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BELISE.

Faites tôt, & hâtez nos plaiſirs.

PHI-

Et ce n'eſt pas mon fait que les choſes d'eſprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe. Auſſi-bien ai-je à vous dire enſuite
Un ſecret dont il faut que vous ſoyez inſtruite.

TRISSOTIN *à Henriette.*

Les ſciences n'ont rien qui vous puiſſe enflammer,
Et vous ne vous piquez que de ſavoir charmer.

HENRIETTE.

Auſſi peu l'un que l'autre; & je n'ai nulle envie...

BELISE.

Ah, ſongeons à l'enfant nouveau né, je vous prie!

PHILAMINTE *à l'Epine.*

Allons, petit garçon, vîte, de quoi s'aſſeoir.
(L'Epine ſe laiſſe tomber.)
Voyez l'impertinent! Eſt-ce que l'on doit cheoir
Après avoir bien pris l'équilibre des choſes?

BELISE.

De ta chûte, ignorant, ne vois-tu pas les cauſes?
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appellons centre de gravité?

L'EPINE.

Je m'en ſuis apperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE *à l'Epine qui ſort.*

Le lourdaut!

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de même verre.

ARMANDE.

Ah, de l'eſprit par-tout!

BELISE.

Cela ne tarit pas.
(Ils s'aſſeyent.)

PHI-

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expoſe,
Un plat ſeul de huit vers me ſemble peu de choſe;
Et je penſe qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un ſonnet qui, chez une Princeſſe,
A paſſé pour avoir quelque délicateſſe.
Il eſt de ſel Attique aſſaiſonné par-tout;
Et vous le trouverez, je crois, d'aſſez bon goût.

ARMANDE,

Ah, je n'en doute point!

PHILAMINTE.

Donnons vîte audience.

BELISE *interrompant Triſſotin chaque fois qu'il ſe diſpoſe à lire.*

Je ſens d'aiſe mon cœur treſſaillir par avance,
J'aime la poéſie avec entêtement.
Et ſur-tout quand les vers ſont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

So.

BELISE *à Henriette.*

Silence, ma niéce.

ARMANDE.

Ah, laiſſez le donc lire;

TRIS-

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE SUR SA FIEVRE.

Votre prudence eſt endormie
De traiter magnifiquement,
Et de loger ſuperbement
Votre plus cruelle ennemie.

BELISE.

Ah, le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui ſeul, des vers aiſés, poſſede le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie*, il faut rendre les armes.

BELISE.

Loger ſon ennemie, eſt pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *ſuperbement & magnifiquement*;
Ces deux adverbes joints, ſont admirablement.

BELISE.

Prêtons l'oreille au reſte.

TRISSOTIN.

Votre prudence eſt endormie
De traiter magnifiquement,
Et de loger ſuperbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie

BELISE.

Loger ſon ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement & magnifiquement!

TRISSOTIN.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die;
De votre riche appartement,
Où cette ingrate inſolemment
Attaque votre belle vie.

BELISE.

Ah, tout doux! Laiſſez-moi de grace reſpirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loiſir d'admirer.

PHILAMINTE.

On ſe ſent, à ces vers, juſques au fond de l'ame,
Couler je ne ſais quoi qui fait que l'on ſe pâme.

ARMANDE.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.
Que *riche appartement* eſt là joliment dit;
Et que la métaphore eſt miſe avec eſprit!

PHILAMINTE.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die.
Ah, que ce *quoi qu'on die*, eſt d'un goût admirable!
C'eſt, à mon ſentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* auſſi mon cœur eſt amoureux.

BELISE.

Je ſuis de votre avis, *quoi qu'on die* eſt heureux.

AR-

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une piece.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la fineſſe?

ARMANDE & BELISE.

Oh, oh!

PHILAMINTE.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die.
Que de la fiévre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez vous des caquets:
Faites-la ſortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.
Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne ſemble:
Je ne ſais pas, pour moi, ſi chacun me reſſemble;
Mais j'entens là-deſſous un million de mots.

BELISE.

Il eſt vrai qu'il dit plus de choſes qu'il n'eſt gros.

PHILAMINTE *à Triſſotin.*

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute ſon énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit;
Et penſiez-vous, alors, y mettre tant d'eſprit?

TRISSOTIN.

Hai, hai.

ARMANDE.

J'ai fort auſſi *l'ingrate* dans la tête,
Cette ingrate de fiévre, injuſte, malhonnête,

Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains ſont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah, s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*,

TRISSOTIN.

Faites-la ſortir, quoi qu'on die.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Quoi qu'on die.

TRISSOTIN.

De votre riche appartement.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Riche appartement,

TRISSOTIN.

Où cette ingrate inſolemment.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Cette *ingrate* de fiévre.

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie!

ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoi, ſans reſpecter votre rang,
Elle ſe prend à votre ſang!

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit & jour vous fait outrage?

Si vous la conduiſez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez la de vos propres mains.

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BELISE.

On pâme:

ARMANDE.

On ſe meurt de plaiſir.

PHILAMINTE.

De mille doux friſſons vous vous ſentez ſaiſir.

ARMANDE.

Si vous la conduiſez aux bains,

BELISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains, là, noyez la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant,

BELISE.

Par-tout on s'y promene avec raviſſement.

PHILAMINTE.

On n'y ſauroit marcher que ſur de belles choſes.

ARMANDE.

Ce ſont petits chemins tout parſemés de roſes.

TRISSOTIN.

Le ſonnet donc vous ſemble...

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,
Et perſonne jamais n'a rien fait de ſi beau.

BELISE *à Henriette.*

Quoi, ſans émotion pendant cette lecture;
Vous faites-là, ma niéce, une étrange figure;

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante, & bel eſprit, il ne l'eſt pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah, voyons, l'épigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CARROSSE DE COULEUR AMARANTE, donné à une Dame de ſes amies.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque choſe de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'eſprits leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'Amour ſi chérement m'a vendu ſon lien.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déja la moitié de mon bien;
Et, quand tu vois ce beau caroſſe,
Où tant d'or ſe releve en boſſe
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeuſement triompher ma Lays,

PHILAMINTE;

Ah, *ma Lays!* Voilà de l'érudition.

BELISE.

L'envelope eſt jolie, & vaut un million.

TRISSOTIN.

Et, quand tu vois ce beau carroſſe,
Où tant d'or ſe releve en boſſe
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeuſement triompher ma Lays,
Ne dis plus qu'il eſt amarante,
Dis plutôt qu'il eſt de ma rente.

ARMANDE.

Oh, oh, oh! Celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puiſſe écrire de ce goût.

BELISE.

Ne dis plus qu'il eſt amarante,
Dis plutôt qu'il eſt de ma rente.

Voilà qui ſe décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne ſais, du moment que je vous ai connu,
Si, ſur votre ſujet, j'eus l'eſprit prévenu;
Mais j'admire par-tout vos vers & votre proſe.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque choſe,
A notre tour auſſi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'eſpérer
Que je pourrai bien-tôt vous montrer en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie,
Platon s'eſt au projet ſimplement arrêté,
Quand de ſa république il a fait le traité;

Mais à l'effet entier je veux pouſſer l'idée
Que j'ai ſur le papier en proſe accommodée ;
Car enfin, je me ſens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'eſprit ;
Et je veux nous vanger, toutes tant que nous ſommes,
De cette indigne claſſe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux ſublimes clartés,

ARMANDE.

C'eſt faire à notre ſexe une trop grande offenſe,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une juppe ou de l'air d'un manteau ;
Où des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau.

BELISE.

Il faut ſe relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre eſprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on ſait mon reſpect en tous lieux ;
Et, ſi je rens hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur eſprit auſſi j'honore les lumieres.

PHILAMINTE.

Le ſexe auſſi vous rend juſtice en ces matieres ;
Mais nous voulons montrer à de certains eſprits,
Dont l'orgueilleux ſavoir nous traite avec mépris,
Que de ſcience auſſi les femmes ſont meublées ;
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes aſſemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs ;
Qu'on y veut réunir ce qu'on ſépare ailleurs,
Mêler le beau langage, & les hautes ſciences,
Découvrir la nature en mille expériences ;

Et

Et, ſur les queſtions qu'on pourra propoſer,
Faire entrer chaque ſecte, & n'en point épouſer.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au Péripatétiſme.

PHILAMINTE.

Pour les abſtractions, j'aime le Platoniſme.

ARMANDE.

Epicure me plaît, & ſes dogmes ſont forts,

BELISE.

Je m'accommode aſſez, pour moi, des petits corps;
Mais le vuide à ſouffrir me ſemble difficile,
Et je goûte bien mieux la matiere ſubtile.

TRISSOTIN.

Deſcartes, pour l'aimant, donne fort dans mon ſens.

ARMANDE.

J'aime ſes tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ſes mondes tombans;

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre aſſemblée ouverte,
Et de nous ſignaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obſcurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, ſans me flatter, j'en ai déja fait une;
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BELISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes; comme je crois:
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons; ainſi que la phyſique,

Grammaire, hiſtoire, vers, morale & politique.

PHILAMINTE.

La morale a des traits, dont mon cœur eſt épris,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands eſprits;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de ſi beau que leur ſage.

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos réglemens,
Et nous y pretendons faire des remuemens.
Par une antipathie ou juſte, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, ſoit ou verbes, ou noms.
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contr'eux nous préparons de mortelles ſentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conferences
Par les proſcriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la proſe & les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de cette académie,
Une entrepriſe noble, & dont je ſuis ravie,
Un deſſein plein de gloire, & qui ſera vanté,
Chez tous les beaux eſprits de la poſterité,
C'eſt le retranchement de ces ſyllabes ſales,
Qui dans les plus beaux mots, produiſent des ſcandales;
Ces jouets eternels des ſots de tous les tems;
Ces fades lieux communs de nos méchans plaiſans;
Ces ſources d'un amas d'équivoques infames,
Dont on vient faire inſulte a la pudeur des femmes

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos ſtatuts quand ils ſeront tous faits;

TRISSOTIN.

Ils ne ſauroient manquer d'être tous beaux, & ſages.

ARMANDE.

Nous ſerons par nos loix les juges des ouvrages;
Par nos loix, proſe & vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.
Nous chercherons par-tout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui ſachent bien écrire.

SCÉNE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, TRISSOTIN, L'EPINE.

L'EPINE *à Triſſotin.*

MOnſieur, un homme eſt là qui veut parler à vous;
Il eſt vêtu de noir, & parle d'un ton doux.

(*ils ſe levent.*)

TRISSOTIN.

C'eſt cet ami ſavant qui m'a fait tant d'inſtance
De lui donner l'honneur de votre connoiſſance.

PHI-

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout crédit.

(*Triſſotin va au-devant de Vadius.*)

SCÉNE IV.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENREITTE.

PHILAMINTE *à Armande & à Béliſe.*

FAiſons bien les honneurs au moins de notre eſprit.

(*à Henriette qui veut ſortir.*)

Holà. Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai beſoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire ſavoir.

SCÉNE V.

TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN *présentant Vadius.*

VOici l'homme qui meurt du desir de vous voir;
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteur la pleine intelligence;
Et sait du Grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE *à Belise.*

Du Grec! O ciel! Du Grec! Il sait du Grec, ma sœur!

BELISE *à Armande.*

Ah, ma niece; du Grec!

ARMANDE.

Du Grec; quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi, Monsieur sait du Grec! Ah, permettez, de grace,
Que pour l'amour du Grec, Monsieur, on vous embrasse!

(*Va.*

(*Vadius embraſſe auſſi Béliſe & Armande.*)

HENRIETTE *à Vadius qui veut auſſi l'embraſſer.*

Excuſez-moi Monſieur, je n'entens pas le Grec,

(*ils s'aſſeyent.*)

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres Grecs un merveilleux reſpect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monſieur, avec du Grec, on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reſte, il fait merveille en vers, ainſi qu'en proſe;
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque choſe.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'eſt d'en tyranniſer les converſations,
D'être au palais, au cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans, lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus ſot à mon ſens
Qu'un auteur qui par-tout va gueuſer des encens;
Qui, des premiers venus ſaiſiſſant les oreilles,
En fait, le plus ſouvent, les martyrs de ſes veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et, d'un Grec, là-deſſus, je ſuis le ſentiment,
Qui, par un dogme exprés, défend à tous ſes ſages
L'indigne empreſſement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos ſentimens.

TRIS-

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces & Vénus regnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par-tout chez vous l'*ithos* & le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues, d'un ſtyle
Qui paſſe en doux attraits Théocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant & doux,
Qui laiſſe de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Eſt-il rien d'amoureux comme vos chanſonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux ſonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui ſoit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de ſi plein d'eſprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades ſur-tout vous êtes admirable:

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix,

VADIUS.

Si le ſiecle rendoit juſtice aux beaux prits.

TRIS-

TRISSOTIN.

En carroſſe doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verroit le public vous dreſſer des ſtatues.

(*à Triſſotin.*)

Hom. C'eſt une ballade, & je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit ſonnt;
Sur la fievre qui tient la Princeſſe Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en ſavez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je ſais fort bien,
Qu'à ne le point flatter, ſon ſonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup des gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit miſérable;
Et, ſi vous l'avez vu, vous ſerez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je ſais que là-deſſus je n'en ſuis point du tout;
Et que d'un tel ſonnet peu de gens ſont capables.

VADIUS.

Me préſerve le ciel d'en faire de ſemblables.

TRISSOTIN.

Je ſoutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raiſon eſt que j'en ſuis l'auteur.

VA-

VADIUS.

Vous ?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne ſais donc comment ſe fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'eſt qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'on écoutant, j'aie eu l'eſprit diſtrait;
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le ſonnet.
Mais laiſſons ce diſcours, & voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, eſt une choſe fade;
Ce n'en eſt plus la mode, elle ſent ſon vieux tems.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaiſe.

VADIUS.

Elle n'en reſte pas pour cela plus mauvaiſe.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez ſottement vos qualités aux autres.

(ils ſe levent tous.)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vôtres.

TRIS-

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre...

PHILAMINTE.

Hé, Messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que reclament sur toi les Grecs & les Latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amande honorable au Parnasse,
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, & de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satyres.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légere
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révere;

Mais

Mais jamais dans ſes vers il ne te laiſſe en paix ;
Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ſes traits.

TRISSOTIN.

C'eſt par-là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainſi qu'un miſérable ;
Il croit que c'eſt aſſez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adverſaire
Sur qui tout ſon effort lui ſemble néceſſaire ;
Et ſes coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne ſe croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TTISSOTIN.

Et la mienne ſaura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, proſe, Grec & Latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons ſeul à ſeul chez Barbin.

SCÉNE VI.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A Mon emportement ne donnez aucun blâme ;
C'eſt votre jugement que je défens, Madame,
Dans le ſonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien, je me veux appliquer ;
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis assez long-tems mon ame s'inquiete
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir ;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire,
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire,
J'aime à vivre aisément ; &, dans tout ce qu'on dit,
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit ;
C'est une ambition que je n'ai point en tête.
Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête ;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui ; mais j'y suis blessée, & ce n'est pas mon compte
De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagere, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;
Mais celle de l'esprit est inhérente & ferme.
J'ai donc cherché long-tems un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le desir des sciences,
De vous insinuer les belles connoissances,
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit ;
(*montrant Trissotin.*)
Et cet homme est Monsieur, que je vous détermine

A vo-

A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE.

Moi, ma mere?

PHILAMINTE.

Oui, vous faites la sotte un peu.

BELISE, *à Trissotin.*

Je vous entens. Vos yeux demandent mon aveu,
Pour engager ailleurs un cœur que je possede.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cede;
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Je ne sais que vous dire en mon ravissement.
Madame; & cet hymen dont je vois qu'on m'honore,
Me met...

HENRIETTE.

Tout beau, Monsieur, il n'est pas fait encore;
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez?
Savez-vous bien que si... Suffit. Vous m'entendez.
(*à Trissotin.*)
Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

SCÉNE VII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

On voit briller pour vous les soins de notre mere.

Et ſon choix ne pouvoit d'un plus illuſtre époux...

HENRIETTE.

Si le choix eſt ſi beau, que ne le prenez-vous ?

ARMANDE.

C'eſt à vous, non à moi, que ſa main eſt donnée.

HENRIETTE.

Je vous le cede tout, comme à ma ſœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paroiſſoit charmant,
J'accepterois votre offre avec raviſſement.

HENRIETTE.

Si j'avois comme vous, les pédans dans la tête,
Je pourrois le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts ſoient différens,
Nous devons obéir, ma ſœur, à nos parens.
Une mere a ſur nous une entiere puiſſance ;
Et vous croyez en vain, par votre réſiſtance....

SCÉNE VIII.

CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE *à Henriette, lui préſentant Clitandre :*

ALlons, ma fille, il faut approuver mon deſſein.
Otez ce gant. Touchez à Monſieur dans la main,
Et le conſidérez déſormais dans votre ame,
En homme dont je veux que vous ſoyez la femme.

AR-

ARMANDE.

De ce côté, ma ſœur, vos penchans ſont fort grande.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma ſœur, à nos parens;
Un pere a ſur nos vœux une entiere puiſſance.

ARMANDE.

Une mere a ſa part à notre obéiſſance.

CHRISALE.

Qu'eſt-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mere & vous ne ſoyez pas d'accord;
Et c'eſt un autre époux...

CHRISALE.

Taiſez-vous perronelle;
Allez philoſopher tout le ſaoul avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma penſée; & l'avertiſſez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles;
Allons vîte.

SCÉNE IX.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE.

FOrt bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel tranſport? Quelle joie! Ah, que mon ſort eſt doux!

CHRISALE *à Clitandre.*

Allons, prenez ſa main, & paſſez devant nous;
Menez-la dans ſa chambre. Ah, les douces careſſes!
(*à Ariſte.*)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendreſſes,
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours;
Et je me reſſouviens de mes jeunes amours.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCÉNE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

OUi, rien n'a retenu ſon eſprit en balance;
Elle a fait vanité de ſon obéiſſance,
Son cœur, pour ſe livrer, à peine devant moi,
S'eſt-il donné le tems d'en recevoir la loi;
Et ſembloit ſuivre moins les volontés d'un pere,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raiſon ſoumettent tous ſes vœux;
Et qui doit gouverner, ou ſa mere, ou ſon pere,
Ou l'eſprit, ou le corps, la forme, ou la matiere.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;
Et ce petit Monſieur en uſe étrangement
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en eſt pas encore où ſon cœur peut prétendre,
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours;
Mais, dans ſes procédés, il m'a déplu toujours.

Il ſait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire;
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

SCÉNE II.

CLITANDRE *entrant doucement, & écoutant ſans ſe montrer*, ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

JE ne ſouffrirois point, ſi j'étois que de vous.
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque penſée
Que là deſſus je parle en fille intéreſſée;
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit ſecret:
Contre de pareils coups l'ame ſe fortifie
Du ſolide ſecours de la philoſophie,
Et par elle on ſe peut mettre au deſſus de tout;
Mais, vous traiter ainſi, c'eſt vous pouſſer à bout.
Il eſt de votre honneur d'être à ſes vœux contraire;
Et c'eſt un homme enfin, qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, diſcourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'eſtime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit ſot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire faſſe,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal !

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent !

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux priſes;
Et vous ne croiriez point de combien de ſottiſes...

CLITANDRE *à Armande.*

Hé, doucement, de grace ! Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait ? & quelle eſt mon offenſe
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de ſoin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai beſoin ?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
Je veux bien que Madame en ſoit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuſer,
Je trouverois aſſez de quoi l'autoriſer,
Vous en ſeriez trop digne ; & les premieres flammes
S'établiſſent des droits ſi ſacrés ſur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale;
Et tout cœur infidele eſt un monſtre en morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté ?

Je

Je ne fais qu'obéir aux loix qu'elle m'impose ;
Et, si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possedé tout mon cœur,
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous,
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux;
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez. Est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire;
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette & débarrassée;
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossiere,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiere;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, & tout ce qui s'ensuit.
Ah, quel étrange amour; & que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs;
Comme une chose indigne, il laisse là le reste;
C'est un feu pur & net comme le feu céleste,

On

On ne pouſſe avec lui que d'honnêtes ſoupirs,
Et l'on ne penche point vers les ſales deſirs.
Rien d'impur ne ſe mêle au but qu'on ſe propoſe,
On aime pour aimer, & non pour autre choſe;
Ce n'eſt qu'à l'eſprit ſeul que vont tous les tranſ-
ports,
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaiſe, un corps tout comme
une ame,
Je ſens qu'il y tient trop pour le laiſſer à part;
De ces détachemens je ne connois point l'art;
Le ciel m'a denié cette philoſophie,
Et mon ame, & mon corps marchent de compagnie.
Il n'eſt rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés, qui ne vont qu'à l'eſprit,
Ces unions de cœurs, & ces tendres penſées,
Du commerce des ſens ſi bien débarraſſées;
Mais ces amours pour moi ſont trop ſubtiliſés,
Je ſuis un peu groſſier, comme vous m'accuſez;
J'aime avec tout moi-même, & l'amour qu'on me
donne,
En veut, je le confeſſe, à toute la perſonne;
Ce n'eſt pas là matiere à de grands châtimens;
Et, ſans faire de tort à vos beaux ſentimens,
Je vois que dans le monde on ſuit fort ma méthode,
Et que le mariage eſt aſſez à la mode,
Paſſe pour un lien aſſez honnête & doux,
Pour avoir deſiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle penſée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offenſée.

AR-

ARMANDE.

Hé bien, Monſieur, hé bien, puiſque, ſans m'écouter,
Vos ſentimens brutaux veulent ſe contenter,
Puiſque, pour vous réduire à des ardeurs fidelles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mère le veut, je réſous mon eſprit
A conſentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'eſt plus tems, Madame, une autre a pris la place,
Et par un tel retour j'aurois mauvaiſe grace
De maltraiter l'aſyle, & bleſſer les bontés,
Où je me ſuis ſauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez-vous, Monſieur, ſur mon ſuffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage;
Et, dans vos viſions, ſavez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

Hé, Madame, voyez votre choix, je vous prie,
Expoſez-moi, de grace, à moins d'ignominie;
Et ne me rangez pas à l'indigne deſtin
De me voir le rival de Monſieur Triſſotin.
L'amour des beaux eſprits, qui chez vous m'eſt contraire,
Ne pouvoit m'oppoſer un moins noble adverſaire.
Il en eſt, & pluſieurs, que, pour le bel eſprit;
Le mauvais goût du ſiecle a ſu mettre en crédit;
Mais Monſieur Triſſotin n'a pu duper perſonne,
Et chacun rend juſtice aux écrits qu'il nous donne,

Hors

Hors céans on le prise en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au ciel élever des sornettes
Que vous desavoueriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCÈNE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN *à Philaminte.*

JE viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle.
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au-travers de notre tourbillon,
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre,

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison,
Monsieur n'y trouveroit ni rime ni raison;
Il fait profession de chérir l'ignorance
Et de haïr, sur-tout, l'esprit & la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame; & je hais seulement
La science & l'esprit qui gâtent les personnes.

Ce

Ce ſont choſes, de ſoi, qui ſont belles & bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans,
Que de me voir ſavant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tien pas, quelque effet qu'on ſuppoſe,
Que la ſcience ſoit pour gâter quelque choſe.

CLITANDRE.

Et, c'eſt mon ſentiment qu'en faits, comme en propos,
La ſcience eſt ſujette à faire de grands ſots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe eſt fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en ſeroit, je penſe, aſſez facile.
Si les raiſons manquoient, je ſuis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guere:

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois ſi bien, qu'ils me crevent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai cru juſques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faiſoit les grands ſots, & non pas la ſcience:

CLITANDRE.

Vous avez cru fort mal; & je vous ſuis garant
Qu'un ſot ſavant eſt ſot plus qu'un ſot ignorant.

TRIS-

TRISSOTIN.

Le ſentiment commun eſt contre vos maximes,
Puiſqu'ignorant & ſot ſont termes ſynonimes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux uſages du mot,
L'alliance eſt plus forte entre pédant & ſot.

TRISSOTIN.

La ſottiſe, dans l'un, ſe fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude, dans l'autre, ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le ſavoir garde en ſoi ſon mérite éminent.

CLITANDRE.

Le ſavoir, dans un fat, devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grand charmes,
Puiſque pour elle ainſi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'eſt depuis qu'à mes yeux s'offrent certains ſavans.

TRISSOTIN.

Ces certains ſavans là peuvent, à les connoître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

Oui; ſi l'on s'en rapporte à ces certains ſavans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens

PHILAMINTE *à Clitandre*.

Il me ſemble, Monſieur ...

CLITANDRE.

Hé, Madame, de grace;
Mon-

Monſieur eſt aſſez fort, ſans qu'à ſon aide on paſſe,
Je n'ai deja que trop d'un ſi rude aſſaillant;
Et, ſi je me défens, ce n'eſt qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offenſante aigreur de chaque repartie,
Dont vous...

CLITANDRE.

Autre ſecond? Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On ſouffre aux entretiens ces ſortes de combats,
Pourvu qu'à la perſonne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Hé, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offenſe,
Il entend raillerie autant qu'homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'eſt ſenti piquer,
Sans que jamais ſa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas au combat que j'eſſuie,
De voir prendre à Monſieur la theſe qu'il appuie;
Il eſt fort enfoncé dans la Cour, c'eſt tout dit.
La Cour, comme l'on ſait, ne tient pas pour l'eſprit.
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'eſt, en courtiſan, qu'il en prend la défenſe.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour;
Et ſon malheur eſt grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux eſprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui faſſiez querelle,
Et, ſur ſon méchant goût lui faiſant un procés,
N'accuſiez que lui ſeul de vos méchans ſuccès.
Permettez-moi, Monſieur Triſſotin, de vous dire,
Avec tout le reſpect que votre nom m'inſpire,

Que

Que vous feriez fort bien, vos confreres & vous,
De parler de la Cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'eſt pas ſi bête
Que vous autres Meſſieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du ſens commun pour ſe connoître à tout;
Que chez elle on ſe peut former quelque bon goût;
Et que l'eſprit du monde y vaut, ſans flatterie,
Tout le ſavoir obſcur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De ſon bon goût, Monſieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monſieur, qu'elle l'ait ſi mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monſieur? C'eſt que pour la ſcience
Raſius & Baldus font honneur à la France;
Et que tout leur mérite expoſé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la Cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, & que, par modeſtie,
Vous ne vous mettez point, Monſieur, de la partie;
Et pour ne vous point mettre auſſi dans le propos,
Que font ils pour l'Etat vos habiles héros?
Qu'eſt ce que leurs écrits lui rendent de ſervice,
Pour accuſer la Cour d'une horrible injuſtice;
Et ſe plaindre en tous lieux que ſur leurs doctes noms
Elle manque à verſer la faveur de ſes dons?
Leur ſavoir à la France eſt beaucoup néceſſaire;
Et des livres qu'ils font la Cour a bien affaire.
Il ſemble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés, & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes.
Qu'avec leur plume ils font les deſtins des couronnes;

Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les penſions,
Que ſur eux l'univers a la vue attachée;
Que par-tout de leur nom la gloire eſt épanchée;
Et qu'en ſcience ils ſont des prodiges fameux,
Pour ſavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A ſe bien barbouiller de Grec & de Latin,
Et ſe charger l'eſprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres.
Gens, qui de leur ſavoir paroiſſent toujours ivres;
Riches, pour tout mérite, en babil importun;
Inhabiles à tout, vuides de ſens commun,
Et pleins d'un ridicule & d'une impertinence
A décrier par-tout l'eſprit & la ſcience.

PHILAMINTE.

Votre chaleur eſt grande; & cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'eſt le mon de rival, qui dans votre ame excite...

SCÉNE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE, JULIEN.

JULIEN.

LE ſavant qui tantôt vous a rendu viſite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,

Ma-

Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que ſoit ce qu'on veut que je liſe,
Apprenez, mon ami, que c'eſt une ſottiſe
De ſe venir jetter au travers d'un diſcours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui ſait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE.

Triſſotin s'eſt vanté, Madame, qu'il épouſeroit votre fille. Je vous donne avis que ſa philoſophie n'en veut qu'à vos richeſſes, & que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayez vu le poëme que je compoſe contre lui. En attendant cette peinture où je prétens vous le dépeindre de toutes ſes couleurs; je vous envoie Horace, Virgile, Térence & Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.

Voilà, ſur cet hymen que je me ſuis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui faſſe ſentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura preſſé l'effet.
(*à Julien.*)
Reportez tout cela ſur l'heure à votre maître;
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ſes nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être ſuivis,

(*montrant Triſſotin.*)

Dès ce ſoir, à Monſieur je marierai ma fille.

SCÉNE V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE *à Clitandre.*

VOus, Monſieur, comme ami de toute la famille,
A ſigner leur contrat vous pourrez aſſiſter ;
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.
Armande, prenez ſoin d'envoyer au notaire,
Et d'aller avertir votre ſœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma ſœur, il n'en eſt pas beſoin ;
Et Monſieur, que voilà, ſaura prendre le ſoin
De courir lui porter bien-tôt cette nouvelle,
Et diſpoſer ſon cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui ſur elle aura plus de pouvoir ;
Et ſi je la ſaurai réduire à ſon devoir.

SCÉNE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE.

J'Ai grand regret, Monſieur, de voir qu'à vos viſées,
Les choſes ne ſoient pas tout-à-fait diſpoſées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laiſſer ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne iſſue.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le ſouhaite ainſi.

CLITANDRE.

J'en ſuis perſuadé;
Et que de votre appui je ſerai ſecondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous ſervir de toute ma puiſſance.

CLITANDRE.

Et ce ſervice eſt sûr de ma reconnoiſſance.

SCÉNE VII.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

SAns votre appui, Monſieur, je ſerai malheureux,
Madame votre femme a rejetté mes vœux;
Et ſon cœur prévenu veut Triſſotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaiſie a-t-elle donc pu prendre?
Pourquoi diantre vouloir ce Monſieur Triſſotin?

ARISTE.

C'eſt par l'honneur qu'il a de rimer à Latin,
Qu'il a ſur ſon rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce ſoir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dès ce ſoir?

CLITANDRE.

Dès ce ſoir.

CHRISALE.

Et dès ce ſoir je veux,
Pour la contrequarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dreſſer le contrat, elle envoie au notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire.

CLI-

CLITANDRE *montrant Henriette.*

Et Madame doit être instruite par sa sœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRISALE.

Et moi, je lui commande avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah, je leur ferai voir, si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi!
(*a Henriette.*)
Nous allons revenir, songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frere, & vous, mon gendre.

HENRIETTE *à Ariste.*

Hélas, dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

SCÉNE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

QUelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il ſera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout eſſayer pour nos vœux les plus doux;
Et, ſi tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il eſt une retraite où notre ame ſe donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre perſonne.

CLITANDRE.

Veuille le juſte ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'Eſt ſur le mariage où ma mere s'apprête,
Que j'ai voulu, Monſieur, vous parler tête à tête;
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maiſon,
Que je pourrois vous faire écouter la raiſon.
Je ſais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien conſidérable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philoſophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien, & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos ſeules paroles.

TRISSOTIN.

Auſſi n'eſt-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,
Votre grace, & votre air ſont les biens, les richeſſes,
Qui vous ont attiré mes vœux, & mes tendreſſes;
C'eſt de ces ſeuls tréſors que je ſuis amoureux.

HENRIETTE.

Je ſuis fort redevable à vos feux généreux.
Cet obligeant amour a de quoi me confondre;

Et

Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre;
Je vous estime autant qu'on sauroit estimer;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être;
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talens vous devriez me plaire;
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que possede Clitandre;
Et par mille doux soins, j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non, à ses premiers vœux mon ame est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer;
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite,
Le caprice y prend part; &, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimoit, Monsieur, par choix & par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur, & toute ma tendresse;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement;
Et ne vous servez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéissance.

Quand

Quand on eſt honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont ſur nous de pouvoir;
On répugne à ſe faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même:
Ne pouſſez point ma mere à vouloir, par ſon choix,
Exercer ſur mes vœux la rigueur de ſes droits.
Otez-moi votre amour, & portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur auſſi cher que le vôtre;

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puiſſe vous contenter?
Impoſez-lui des loix qu'il puiſſe exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous ceſſiez, Madame, d'être aimable;
Et d'étaler aux yeux les céleſtes appas...

HENRIETTE.

Hé, Monſieur, laiſſons-là ce galimathias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que par-tout dans vos vers vous peignez ſi charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuſe ardeur.

TRISSOTIN.

C'eſt mon eſprit qui parle, & ce n'eſt pas mon cœur;
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poëte;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Hé, de grace, Monſieur...

TRISSOTIN.

Si c'eſt vous offenſer;
Mon offenſe envers vous n'eſt pas prête à ceſſer.
Cette ardeur juſqu'ici des vos yeux ignorée,
Vous conſacre des vœux d'éternelle durée,
Rien n'en peut arrêter les aimables tranſports;

Et

Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts;
Je ne puis refuſer le ſecours d'une mere
Qui prétend couronner une flamme ſi chere;
Et, pourvu que j'obtienne un bonheur ſi charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais ſavez-vous qu'on riſque un peu plus qu'on ne penſe,
A vouloir ſur un cœur uſer de violence?
Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
D'épouſer une fille en dépit qu'elle en ait;
Et qu'elle peut aller, en ſe voyant contraindre,
A des reſſentimens que le mari doit craindre?

TRISSOTIN.

Un tel diſcours n'a rien dont je ſois altéré
A tous événemens le ſage eſt préparé.
Guéri, par la raiſon, des foibleſſes vulgaires,
Il ſe met au-deſſus de ces ſortes d'affaires;
Et n'a garde de prendre aucun ombre d'ennui,
De tout ce qui n'eſt pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monſieur, je ſuis de vous ravie,
Et je ne penſois pas que la philoſophie
Fût ſi belle qu'elle eſt, d'inſtruire ainſi les gens
A porter conſtamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'ame, à vous ſi ſinguliere,
Mérite qu'on lui donne une illuſtre matiere,
Eſt digne de trouver qui prenne avec amour
Les ſoins continuels de la mettre en ſon jour;
Et comme, à dire vrai, je n'oſerois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de ſa gloire,
Je le laiſſe à quelqu'autre, & vous jure, entre nous,

Que

Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN *en ſortant.*

Nous allons voir bien-tôt comment ira l'affaire,
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

SCÉNE IV.

CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRISALE.

AH, ma fille, je ſuis bien aiſe de vous voir!
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et ſoumettre vos vœux aux volontés d'un pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre a votre mere;
Et, pour la mieux braver, voilà malgrè ſes dents,
Martine que j'amene, & rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos réſolutions ſont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon pere, ne vous change;
Soyez ferme à vouloir ce que vous ſouhaitez;
Et ne vous laiſſez point ſéduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas; & faites bien en ſorte
D'empêcher que ſur vous ma mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment? me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en préſerve le ciel!

CHRI-

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable
Des fermes ſentimens d'un homme raiſonnable?

HENRIETTE.

Non, mon pere.

CHRISALE.

Eſt-ce donc qu'à l'âge où je me voi,
Je n'aurois pas l'eſprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foibleſſe d'ame,
De me laiſſer mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Hé, non, mon pere.

CHRISALE.

Ouais! Qu'eſt-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaiſante à me parler ainſi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'eſt pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté céans doit être en tout ſuivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maiſon
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raiſon.

CHRISALE.

C'eſt moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'eſt moi qui dois diſpoſer de ma fille.

HENRIETTE.

Hé, oui.

CHRISALE.

Le ciel me donne un plein pouvoir ſur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'eſt a votre pere
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mere.

HENRIETTE.

Hélas, vous flattez-là les plus doux de mes vœux;
Veuillez être obéi, c'eſt tout ce que je veux!

CHRISALE.

Nous verrons ſi ma femme à mes deſirs rebelle ....

CLITANDRE.

La voici qui conduit le Notaire avec elle.

CHRI-

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laiſſez-moi. J'aurai ſoin
De vous encourager, s'il en eſt de beſoin.

SCÉNE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE *au Notaire.*

VOus ne ſauriez changer votre ſtyle ſauvage,
Et nous faire un contrat qui ſoit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Notre ſtyle eſt très bon; & je ſerois un ſot.
Madame, de vouloir y changer un ſeul mot.

BELISE.

Ah, quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins en faveur, Monſieur, de la ſcience,
Veuillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
Nous exprimer la dot en mines & talens;
Et dater par les mots d'ides & de calendes.

LE NOTAIRE.

Moi? Si j'allois, Madame accorder vos demandes,
Je me ferois ſiffler de tous mes compagnons.

PHI-

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monſieur, prenez la table pour écrire.
(*apperçevant Martine.*)
Ah, ah! Cette impudente oſe encor ſe produire?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRISALE.

Tantôt avec loiſir on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre choſe à conclure.

LE NOTAIRE.

Procedons au contrat. Où donc eſt la future.

PHILAMINTE.

Celle que je marie eſt la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE *montrant Henriette.*

Oui, la voilà, Monſieur; Henriette eſt ſon nom:

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur.

PHILAMINTE *montrant Triſſotin.*

L'époux que je lui donne,
Eſt Monſieur:

CHRISALE *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre perſonne,
Je prétens qu'elle épouſe, eſt Monſieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux!
C'eſt trop pour la coutume.

PHILAMINTE *au Notaire.*

Où vous arrêtez-vous?
Mettez, mettez Monſieur Triſſotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre, mettez, mettez Monſieur Clitandre,

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord; & d'un jugement mur,
Voyez a convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, ſuivez, Monſieur, le choix où je m'arrête.

CHRISALE.

Faites, faites, Monſieur, les choſes à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux?

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Quoi donc? Vous combattez les choſes que je veux!

CHRISALE.

Je ne ſaurois ſouffrir qu'on ne cherche ma fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille,

PHILAMINTE.

Vraiment à votre bien on ſonge bien ici,
Et c'eſt là, pour un ſage, un fort digne ſouci:

CHRISALE.

Enfin, pour ſon époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE,

(*montrant Triſſotin.*)

Et moi pour ſon époux, voici qui je veux prendre,
Mon choix ſera ſuivi, c'eſt un point réſolu.

CHRISALE.

Ouais! Vous le prenez-là d'un ton bien abſolu?

MARTINE.

Ce n'eſt point à la femme à preſcrire, & je ſommes
Pour

Pour ceder le deſſus, en toute choſe aux hommes.

CHRISALE.

C'eſt bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc.
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on ſe gauſſe,
Quand ſa femme, chez lui, porte le haut de-chauſſe.

CHRISALE.

Il eſt vrai.

MARTINE.

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il ſe fît le maître du logis.
Je ne l'aimerois point, s'il faiſoit le jocriſſe,
Et, ſi je conteſtois contre lui par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques ſoufflets il rabaiſsât mon ton.

CHRISALE.

C'eſt parler comme il faut.

MARTINE.

Monſieur eſt raiſonnable
De vouloir pour ſa fille un mari convenable.

CHRISALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raiſon, jeune, & bien fait qu'il eſt,
Lui refuſer Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un ſavant, qui ſans ceſſe épiloguе?

Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et, ne voulant savoir le Grais, ni le Latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les savans ne sont bons que pour prêcher en chaise;
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres quadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A, ne B, n'en déplaise à Madame;
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE, *à Chrisale.*

Est-ce fait? Et, sans trouble, ai-je assez écouté
Votre digne interprete?

CHRISALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon desir s'exécute.
(*montrant Trissotin.*)
Henriette & Monsieur seront joints de ce pas,
Je l'ai dit, je le veux, ne me repliquez pas;
Et, si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.

(*à Hen-*

(*à Henriette, & à Clitandre.*)

Voyez; y donnez-vous votre conſentement?

HENRIETTE.

Hé, mon pere!

CLITANDRE *à Chriſale.*

Hé, Monſieur!

BELISE.

On pourroit bien lui faire
Des propoſitions qui pourroient mieux lui plaire;
Mais nous établiſſons une eſpece d'amour,
Qui doit être épuré comme l'aſtre du jour;
La ſubſtance qui penſe y peut être reçue,
Mais nous en banniſſons la ſubſtance étendue.

SCÉNE IV.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'Ai regret de troubler un myſtere joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai ſenti pour vous les atteintes cruelles;
(*à Philaminte.*)
L'une, pour vous, me vient de votre procureur;
(*à Chriſale.*)

L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire ?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

Madame, j'ai prié Monsieur votre frere de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires, a été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, & vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner.

CHRISALE, *à Philaminte.*

Votre procès perdu !

PHILAMINTE, *à Chrisale.*

Vous vous troublez beaucoup !
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une ame moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune.

Le peu de soin que vous avez, vous coûte quarante mille écus ; & c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la Cour.

Condamnée ? Ah, ce mot est choquant, & n'est fait
Que pour les criminels !

ARISTE.

Il a tort en effet ;
Et vous vous êtes-là justement récriée.
Il devoit avoir mis que vous êtes priée,

Par

Par arrêt de la Cour, de payer au plutôt
Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE.

Monſieur, l'amitié qui me lie à Monſieur votre frere, me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je ſais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante & de Damon, & je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.

O ciel, tout-à-la-fois, prendre ainſi tout mon bien!

PHILAMINTE *à Chriſale.*

Ah, quel honteux tranſport! Fi. Tout cela n'eſt rien.
Il n'eſt pour le vrai ſage aucun revers funeſte;
Et, perdant toute choſe, à ſoi-même il ſe reſte.
Achevons notre affaire, & quittez votre ennui;
(*montrant Triſſotin.*)
Son bien nous peut ſuffire & pour nous & pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame, ceſſez de preſſer cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde eſt contraire;
Et mon deſſein n'eſt point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de tems;
Elle ſuit de bien près, Monſieur, notre diſgrace.

TRISSOTIN.

De tant de réſiſtance à la fin je me laſſe.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras;
Et ne veux point d'un cœur qui ne ſe donne pas.

PHI-

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que juſques ici j'ai refuſé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez;
Mais je ne ſuis pas homme à ſouffrir l'infamie
Des refus offenſans qu'il faut qu'ici j'eſſuie.
Je vaux bien que de moi l'on faſſe plus de cas;
Et je baiſe les mains à qui ne me veut pas.

SCÉNE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, UN NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE.

QU'il a bien découvert ſon ame mercénaire!
Et que peu philoſophe eſt ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre deſtin;
Et j'oſe vous offrir, avecque ma perſonne,
Ce qu'on ſait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monſieur, par ce trait généreux,

Et

Et je veux couronner vos desirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE.

Non, ma mere, je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi, vous vous opposez à ma felicité!
Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...

HENRIETTE.

Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre;
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajustoit vos affaires;
Mais, lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.

CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agréable;
Tout destin me seroit sans vous insupportable.

HENRIETTE.

L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi:
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux,
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE *à Henriette.*

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela; vous verriez tout mon cœur y courir;
Et je ne fuis sa main, que pour le trop chérir.

ARI-

ARISTE.

Laiſſez-vous donc lier par des chaînes ſi belles.
Je ne vous ai porté que de fauſſes nouvelles ;
Et c'eſt un ſtratagême, un ſurprenant ſecours,
Que j'ai voulu tenter pour ſervir vos amours ;
Pour détromper ma ſœur, & lui faire connoître
Ce que ſon philoſophe à l'eſſai pouvoit être.

CHRISALE.

Le ciel en ſoit loué !

PHILAMINTE.

J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déſerteur.
Voilà le châtiment de ſa baſſe avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accompliſſe.

CHRISALE, *à Clitandre.*

Je le ſavois bien moi que vous l'épouſeriez.

ARMANDE *à Philaminte.*

Ainſi donc à leurs vœux vous me ſacrifiez?

PHILAMINTE.

Ce ne ſera point vous que je leur ſacrifie;
Et vous avez l'appui de la philoſophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BÉLISE.

Qu'il prenne garde au moins que je ſuis dans ſon cœur,
Par un prompt déſeſpoir ſouvent on ſe marie,
Qu'on s'en repent après tout le tems de ſa vie.

CHRISALE *au Notaire.*

Allons, Monſieur, ſuivez l'ordre que j'ai prélrit ;
Et faites le contrat ainſi que je l'ai dit.

FIN.

BIBLIOTECA LUCCHESINI